

est venu au cœur comme il m'est venu à moi-même, sans le vouloir, sans le pressentir... Je l'ai aimé à son premier regard, tout s'est effacé dans mon cœur quand il a paru, ou du moins, j'ai encore de la bonne amitié pour André et sa mère... mère Michelette, il me semble que je l'aime autant, plus même, mais il n'en est pas de même d'André... Maintenant je redoute sa présence, je le fuis le plus possible, je me sens coupable envers lui car il m'aime aussi... pauvre André...

Elle ajoute en levant les yeux au ciel.

—Oh! mon Dieu, vous savez combien j'ai voulu résister, comme je me suis défendue contre cet amour qui envahissait mon être... vous le savez, mon Dieu, je ne voulais pas être ingrate, je me disais:

« André est beau, brave, courageux, sa mère a été la mienne; tout enfant, il a travaillé pour me nourrir, c'est lui que je dois, que je veux aimer, mais mon cœur n'a pas obéi à ma volonté et partout sur ma route je le revoyais, lui, triste et suppliant... Un jour est venu où je n'ai plus eu le courage de le fuir, où je l'ai laissé me parler de son amour, me donner de doux noms... Suis-je vraiment une fleur, une sensitive comme il me le dit, une enfant céleste bien au-dessus des gens qui m'entourent qui ne peuvent comprendre mes sentiments et que lui seul m'aime comme je mérite d'être aimée.

Il doit avoir raison, car depuis que je le connais, que je le compare à tous les autres jeunes gens, je le trouve de beaucoup supérieur. Tout me plaît en lui.

Elle interrompit ses réflexions pour écouter.

Quelqu'un venait d'ouvrir la porte de la cuisine.

Ce ne peut être la mère Michelette; comme chaque jour, elle est partie pour Cany, avec la laitière pour vendre la pêche et André était en mer; depuis quelque temps, il reste absent des cinq ou six nuits, il n'est parti que de la dernière, ce ne peut être lui, est-ce donc déjà Georges?

Elle traverse vivement l'appartement de la veuve Morrière et pénètre dans la cuisine.

—André! s'écrie-t-elle avec une sorte d'effroi à la vue d'un homme qui tient son béret à la main et s'essuie le front car il a marché rapidement.

—Eh bien! est-ce ainsi que tu me reçois, Marielle, dit le jeune pêcheur avec une certaine amertume, puis s'avancant:

—Viens m'embrasser, mignonne.

Elle lui tend son front sur lequel il dépose un fraternel baiser en disant:

—C'est aujourd'hui le vingt-trois juin, veille de la Saint-Jean, et j'ai pensé que la mère serait contente que je sois là pour la fêter.

Marielle rougit.

Elle avait oublié que sa mère adoptive se nommait Jeanne.

Une terrible inquiétude s'empara d'elle.

Georges de Valréaz doit venir... il ne faut pas qu'il se rencontre avec André... il faut le prévenir du retour du marin...

—Je vais courir demander un bouquet à Véronique, elle ne me refusera pas, dit-elle, ici nous n'avons que quelques roses, et mère Michelette n'aime pas que l'on dégarnisse ses rosiers.

Déjà, elle se dirige vers la porte.

—Attends donc, c'est à Cany que tu dois aller, dit-il en tirant un petit sac de toile de la poche de son pantalon, la saison a été bonne, j'ai été plusieurs fois vendre ma pêche à Dieppe ou à Fécamp et j'ai fait ma réserve.

Il atteint quatre pièces de cinq francs, puis reprend:

—La mère a besoin d'une jupe, voilà de l'argent... Lesouf à qui je viens de parler est parti atteler sa brique pour te conduire à Cany... tu achèteras aussi une brioche ou des biscuits, enfin une chatterie quelconque à ta fantaisie pour faire la fête, moi, pendant ce temps, je pousserai jusqu'à Paluel pour une commission que j'ai à faire à Gorlin, en route, je demanderai des fleurs à Véronique.

Marielle se tranquillisa.

Quand même André rencontrerait le Parisien dans le chemin de la Falaisette, il croirait qu'il descend à la mer, et sachant le pêcheur de retour, Georges ne viendrait pas à la maison où s'il y venait frapper après leur départ à tous deux, ce serait